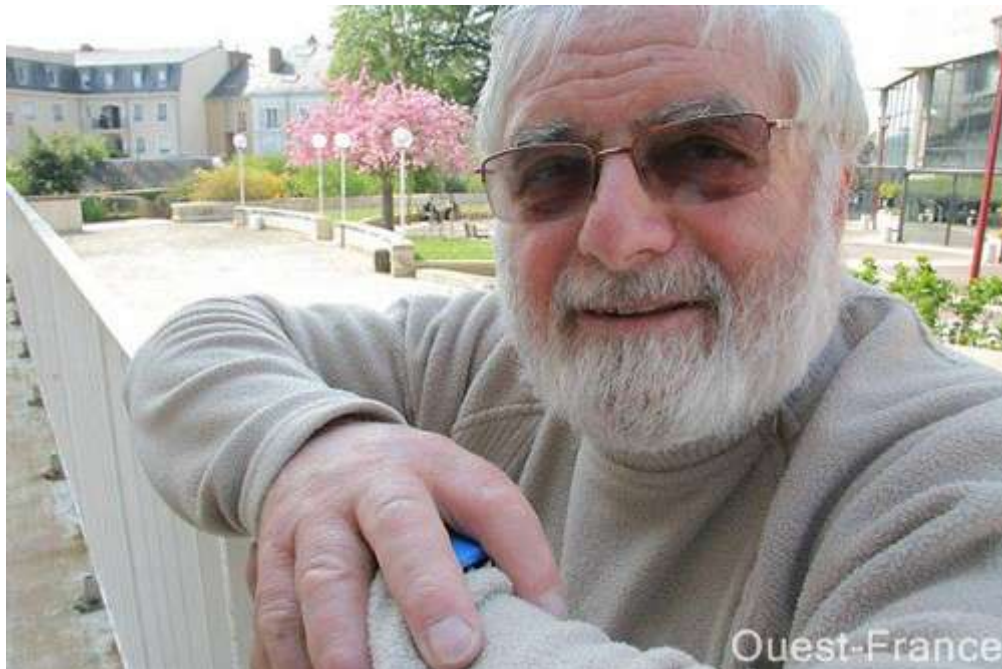


Papa est en prison, Yves accompagne le fiston



Yves, ancien prof au lycée adapté de Changé : « Rentrer dans un lieu de détention, c'est une claque. Pour un gamin de 5-6 ans, ça peut être très dur à encaisser. Mais quand il ressort avec le sourire, quand on le sent libéré, c'est formidable. »

L'association Enjeux d'enfants aide les parents emprisonnés et leurs marmots à briser les barreaux qui verrouillent les coeurs. Un subtil rôle d'écoute. Entretien avec Yves Mochet, intervenant bénévole auprès d'enfants et de leurs parents incarcérés.

Quel est le nombre d'enfants que vous avez accompagnés ?

Cinq enfants, en cinq ans. Établir une relation, c'est un travail de longue haleine. Et ça dépend de la durée de la peine.

Votre méthode de travail ?

Je suis à l'écoute, je regarde le moindre geste, l'attitude, la posture. Un enfant qui se bloque, il faut le voir et ensuite l'analyser. J'accompagne un gamin de 8 ans, en famille d'accueil. Sa mère, emprisonnée à Nantes, a des moments de violence verbale, de rejet. A l'aller, le gamin est un peu tendu. Au retour, ce qu'il a vécu, il le redistribue. Il dit parfois des choses très dures : « Moi, je ne veux plus voir maman, elle est toujours en train de mentir. » Il fait aussi des dessins. Le but est qu'il s'exprime sans qu'on l'interroge. Après, il faut reconstruire. Avec l'enfant. Et avec la mère, en allant la voir pour qu'elle prenne confiance et change sa façon d'aborder son enfant.

Le chantage, la manipulation ?

On sent les choses venir. Dès que ce n'est pas clair, il faut prendre du recul, parler aux collègues, à la psychologue de l'association. Quand ça coince, on cherche une solution en équipe. J'accompagne trois enfants d'une même famille. C'est lourd, mais le fait de travailler avec un collègue permet de confronter nos manières de voir, de croiser, de découvrir plus de choses. Quand on allait voir son père, à Caen, l'un des gamins pétait les plombs dans le train ou le tramway. Il a fini par nous dire qu'il voulait voir son père tout seul. On l'a fait. Depuis, ça roule.

Le plus dur ?

Quand vous avez prévu un scénario et que la rencontre se déroule à l'opposé. Vous ne dominez pas la situation. Il y a aussi des moments où la famille se remet en cause. Il faut pousser le père ou la mère dans ses retranchements pour qu'il accepte de parler, de briser le tabou, mais après, ça peut provoquer un clash. Quand ça sort, ça ravive d'autres souffrances.

Le plus agréable ?

Je pense à une scène. Le père arrive dans le parloir avec des crêpes, des boissons, des bonbons. Ses enfants lui sautent au cou. Le père me propose de partager les crêpes. Là, je ne suis plus en dehors du cercle familial, je participe à une reconstruction.

Au risque d'être trop impliqué...

Je participe tout en sachant où est ma place.

Les engueulades, les pleurs ?

Il y a eu des moments de tension, mais ça ne m'est jamais arrivé. Je dis : « Stop, je ne marche pas, chacun a son rôle dans le jeu. »

Le malaise, la gêne ?

J'ai accompagné un enfant violé par son père. En arrivant au parloir, la première fois, le gamin s'est assis sur les genoux du père. C'est déroutant. Je suis ressorti pas bien. J'en ai parlé avec l'équipe. Je n'ai jamais été violé, mais j'ai compris que ça me renvoyait à des situations de violence que j'avais ressenties, gamin.

Difficile de ne pas porter de jugement...

Je sais ce qui s'est passé, je le prends en compte, mais je ne juge pas, je ne prends jamais partie.

Quand le dialogue s'arrête, c'est un échec ?

Pas forcément. Les choses ont été dites, mais à un moment donné, l'enfant et le parent se retrouvent devant leur mur. Là, on travaille sur la séparation, pour dire à l'enfant : « OK, ton père ne t'entend pas, il va falloir vivre avec. »